

Pour Moriyama, la photographie est un exploit

par Jean-Kenta Gauthier, envoyé spécial à Tokyo

Il est toujours en jeans. Aujourd'hui, il l'a assorti d'un T-shirt « Coney Island ». Il fume des « Peace », ces cigarettes japonaises fortes et bon marché. Daido Moriyama, c'est une allure de rock star, une démarche de rôdeur, un brushing parfait et une grande attention. Nous sommes dans ses bureaux – la « Daido Moriyama Photo Foundation » –, à deux pas de Shinjuku, le quartier bohème de Tokyo, où il est un demi-dieu. Son équipe, en pleins préparatifs de la rétrospective prévue cet automne à la Tate Modern², nous fait une place sur une grande table. Pour parler de son New York, d'hier et d'aujourd'hui.

New York, il en rêvait depuis sa jeunesse. « New York », « Paris », voilà des noms, des images, croisés au détour de magazines, de livres et de manuels scolaires par l'enfant d'un pays qui se remet

de la guerre, où le voyage ne peut être qu'un songe. En 1971, Moriyama a 33 ans. Cet hiver-là, il embarque enfin pour la Ville lumière avec son ami, le graphiste Yokoo Tadanori ; il y réalisera en un mois plus de 2 000 photographies au cadrage dédoublé. Pour Moriyama, New York c'était Andy Warhol et sa « Silver Factory ». Quelques années plus tôt, Warhol avait exposé des sérigraphies au Japon. Une révélation pour Moriyama, qui s'est dit : « Ça, c'est de la photographie ! » New York, c'était aussi « Brooklyn Gang » de Bruce Davidson, Lou Reed et le Velvet Underground. C'était bien sûr Jack Kerouac, dont le procédé du « flux de conscience » est déjà pour lui un modèle d'expression. Mais plus que tout, c'est l'œuvre de William Klein, ce livre mythique que les spécialistes Gerry Badger et Martin Parr placent aujourd'hui au panthéon de la photographie. Le « New York »

de Klein, Moriyama ne s'en est toujours pas remis : « Un choc brutal. Quand je suis tombé dessus, je me suis dit : "Alors là, un truc pareil, y'a plus qu'à baisser les bras." Franchement, c'est extraordinaire. Quel âge avait-il, Klein, à l'époque... 26 ans ! » Klein est de dix ans son aîné. Lorsqu'il découvre ce chef-d'œuvre, Moriyama est encore jeune photographe dans un studio d'Osaka – par la suite il rejoindra Eikoh Hosoe, à Tokyo, qu'il assistera sur sa série avec l'écrivain esthète Yukio Mishima.

En 1961, Moriyama a manqué de peu William Klein, venu passer trois mois à Tokyo pour une série de photographies qui seront publiées en 1964 sous le titre « Tokyo ». Moriyama arrive dans la capitale quelques semaines après, trop tard. Il y a d'ailleurs cette anecdote sur Klein, que rapporte Eikoh Hosoe, membre fondateur de Vivo, ce groupement de photographes

japonais qui fera date. Pendant son séjour, Klein, qui expérimentait alors le médium photographique, s'est adressé à eux pour développer des négatifs, souvent cramés. Les membres de Vivo ne se sont pas fait prier pour lui dire qu'il était un assez piètre photographe. Moriyama a eu vent de la farce. « Il paraît que Klein a piqué une colère. Mais je le comprends tellement. Pour moi, le vainqueur de cette fable, c'est Klein bien sûr. Quand on fait plein de clichés à la volée, dans la rue, on ne peut pas faire un rouleau de belles images, c'est évident. A l'époque, chez Vivo, ils ont dû se dire : "ces négatifs, c'est n'importe quoi !" Mais c'est comme ça qu'il a réussi à faire ses livres. »

L'exposition « William Klein / Daido Moriyama » organisée par la Tate Modern cette année est magistrale. Que pense Moriyama de cette association ? « Une consécration. C'est lui que je regardais quand j'ai commencé la photo. Aujourd'hui, je me dis que j'ai bien fait de poursuivre. J'ai réussi à être à l'heure au rendez-vous. » En mêlant accrochages classiques et installations « totales », l'exposition prend la forme d'une double rétrospective. Ce qui ne satisfait pas vraiment Moriyama.

sur un rouleau, « Farewell Photography » (1972), l'ouvrage majeur de Moriyama, est un flux ininterrompu d'images pleine page, sans légende. Là est la différence formelle avec les travaux de Klein qui s'ordonnent en séquences. « En vérité, je me demande si Klein n'est pas un grand conceptuel », suggère Moriyama.

Les membres du mouvement Provoke, dont Moriyama fut une figure essentielle, ont une conscience de leur art. L'artiste se souvient des heures passées avec Takuma Nakahira – fondateur de Provoke – sur la plage de Zushi, petite ville au sud de Tokyo, à méditer sur cette photographie prise par William Klein en 1954 de deux enfants flous, dans une rue new-yorkaise, intitulée « Dance in Brooklyn ». Moriyama a produit de magnifiques textes sur la photographie. Dans sa série d'essais regroupés sous le titre « Memories of a Dog », il ressasse son travail et s'arrête au onzième texte sur cette éternelle métaphore de la photographie comme « fossile du temps », avant de conclure sur le « mythe de la lumière » né de la toute première photographie faite par Nicéphore Niépce dans son arrière-cour. Moriyama a d'ailleurs consacré un livre à ce

Les "Record" racontent sa vie de "chasseur" qui tire avec son appareil, et de "chien errant" qui bat le bitume

Comme de nombreux photographes japonais de cette génération, c'est un grand penseur du médium photographique. « Ce que j'aime avant tout, c'est faire des livres. C'est en confectionnant mes livres que je reviens sur mes photos, c'est le temps de ma réflexion. Lorsque je travaille pour moi, je n'essaie pas d'accumuler des sections, je construis quelque chose d'un tenant. Quand vous faites des instantanés, le monde réel ne peut pas se découper. Vous ne pouvez pas vous dire "là, j'ai vu quelque chose, là, j'ai vu autre chose". A mesure que vous photographiez, les choses se mélangent et se brouillent. Il m'arrive de comprendre ce que je photographie, mais la plupart du temps, ma compréhension s'assombrit. »

Moriyama ne présente ses travaux que dans leur unité. A cet égard, Kerouac est une source d'inspiration importante : « A la seconde lecture de "Sur la route", j'ai compris qu'il ne fallait pas le prendre comme un roman, mais comme une chose prise dans un médium. » Comme ce long paragraphe

sujet, sa « Lettre à St. Loup », dont chaque image est un billet adressé au-delà du temps et de l'espace à Saint-Loup-de-Vareannes, village où vivait Niépce, près de Chalon-sur-Saône et berceau de la photographie.

Au moment d'embarquer pour New York, Moriyama avait déjà réalisé les photographies de « Farewell Photography » et démarré l'un de ses projets les plus longs, la série de « Record », un magazine composé de ses photographies que l'auteur voulait d'abord mensuel. Après cinq premiers numéros parus en 1972-1973, Moriyama a dû abandonner cette idée faute d'argent et par lassitude aussi, avant de la faire renaître en 2006 grâce à sa rencontre avec l'éditeur et galeriste Akio Nagasawa. A l'heure actuelle, le numéro 22 est en préparation. En anglais, « record » se comprend comme un enregistrement, mais en japonais, son sens est celui d'exploit, de performance, de dépassement. Pourquoi ce titre ? « C'est très simple, répond Moriyama. Pour moi, la photographie est un exploit. Il n'y pas de sens profond à ce titre.

Attention, je n'ai jamais eu la prétention d'affirmer que lorsque je prends une photo, j'établis un record. Seulement le fait qu'une image soit prise sur une pellicule ou un papier (ou dans un fichier), c'est pour moi, à l'origine, un exploit. » D'apparence lapidaire, la réponse de Daido se nuance à la lueur de sa réflexion sur l'essence de la photographie, sur l'acte de photographier. Et on admire cette aptitude à l'étonnement premier. Chaque « Record » est un petit album d'images réalisées dans un temps court et, souvent, lors d'un voyage, qu'il se rende en Italie, à Atami, station balnéaire près de Tokyo, ou retourne à Hokkaido, l'île du nord du Japon. L'an passé, en septembre, il était à New York – le « Record » n° 21 était né. Au printemps 2012, il y était de nouveau, mais plutôt que d'en faire un volume de « Record », il a confié ses photographies à Polka pour un « Record » spécial, fidèle à l'original : un flux d'images sans mot. Plus qu'un carnet de voyage, un journal intime du quotidien du photographe. Moriyama revient sur sa crainte que les rétrospectives ne découpent son œuvre : « Je suis pourtant bien conscient qu'en alignant mes travaux, cela forme comme une autobiographie. » Et les « Record », avec le temps, racontent sa vie de « chasseur » qui tire avec son appareil, et de « chien errant » qui bat le bitume des avenues et des ruelles. Deux attitudes fondatrices de son esthétique.

Ce portfolio new-yorkais est un cadeau de Moriyama. Sans nostalgie, il raconte son énième visite de New York, cette ville qu'il a rencontrée autrefois « avec des sentiments crispés et tremblants », confie-t-il. C'était en mai, alors que l'International Center of Photography lui décernait le prix Infinity pour l'ensemble de son œuvre. Moriyama y a conclu son discours en avouant à l'audience, charmée, qu'il était un homme comblé d'avoir vécu cinquante années dans la joie et le bonheur avec son amante, la photographie. Alors feuillotez ce « Record » comme vous reverriez un amour de jeunesse, en écoutant le Velvet. •

* Du 10 octobre 2012 au 20 janvier 2013.



LE CHOIX DE FRANCE INFO

« Ce n'est pas un reportage de plus sur New York. Le choc des couleurs est salutaire.

Le regard précis. C'est une capture d'images qui nous replonge immédiatement dans les mystères de la ville à jamais rêvée. »
Pascal Delannoy – « Photos, Photographes »
Retrouvez les infos pratiques en page 10.

Klein-Moriyama, le choc des titans

C'est l'exposition événement de la rentrée. A Londres, la Tate Modern confronte deux immenses artistes, William Klein et Daido Moriyama. Son commissaire raconte le projet et la genèse.

par **Simon Baker***

En 2010, alors que nous réfléchissions à une exposition qui lui serait dédiée, Daido Moriyama a retrouvé des négatifs de son ouvrage majeur «Farewell Photography» (1972) qui n'avaient jamais été tirés. Moriyama a alors conçu une installation de trente tirages qu'il a réalisés pour nous et qui sont indissociables. Notre

volonté n'était pas seulement d'exposer un livre de photographies dans une galerie d'exposition, mais de le traduire à même les murs.

C'est de là qu'est né le projet de montrer simultanément William Klein et Daido Moriyama. Car s'il est intéressant que Klein ait influencé Moriyama, plus passionnante

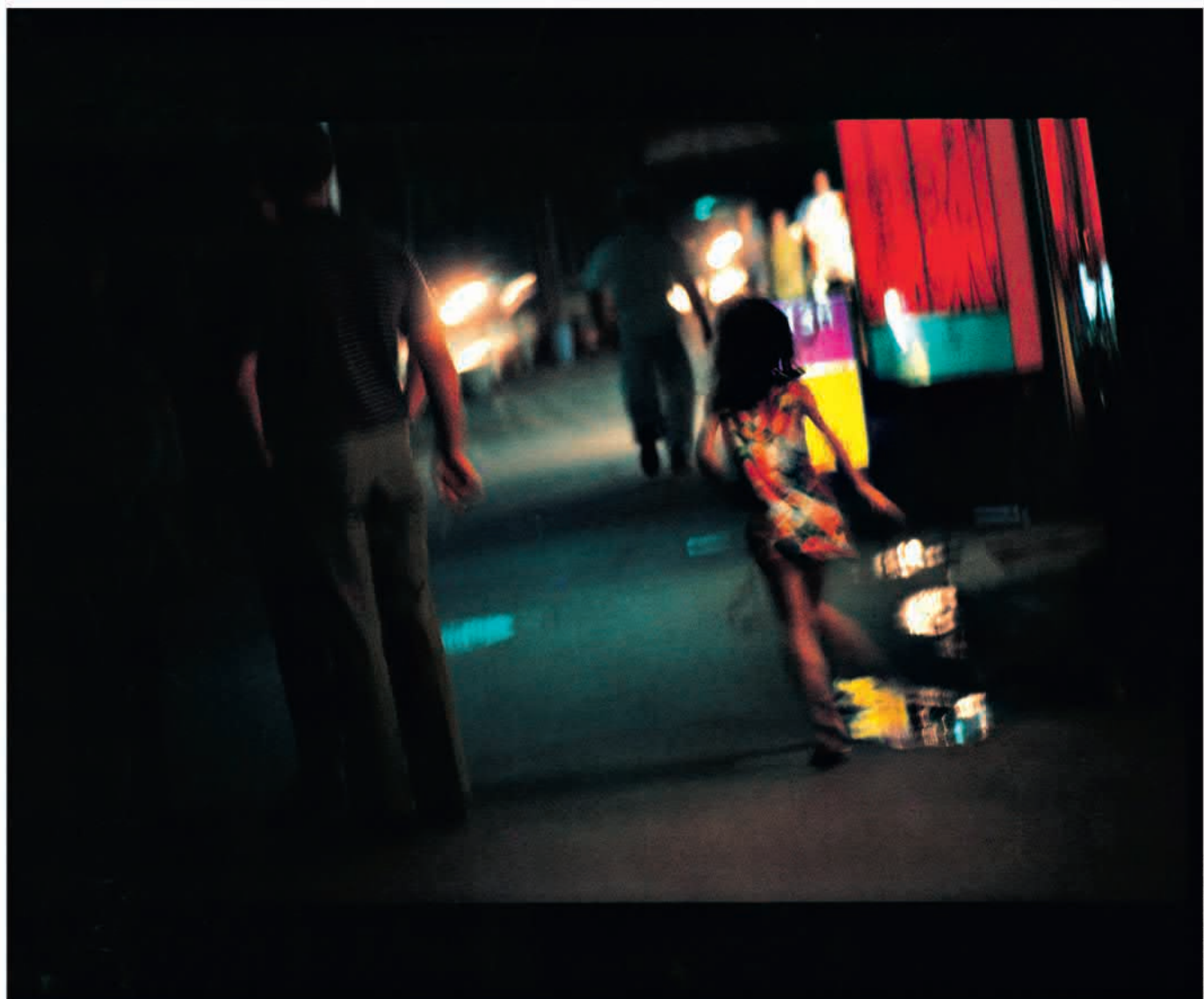
encore est l'idée que chacun d'entre eux se fait d'une page. Le «New York» de Klein (1955) est un chef-d'œuvre d'édition, mais ce photographe a également une pensée visuelle et graphique de l'espace. Les deux maîtres ont en commun de faire le lien entre page imprimée et installation. C'est ce qui nous intéresse le plus à la Tate.

Naturellement, de grandes différences existent entre leurs travaux. C'est pourquoi nous les exposons ensemble, mais séparément, l'un à côté de l'autre. En un sens, il y a une exposition William Klein et une exposition Daido Moriyama. Nous n'avons jamais pensé les présenter dans un même espace, même si, depuis la salle au centre de l'exposition, le visiteur, entouré du «New York» de Klein, peut apercevoir le «New York» de Moriyama. Ce n'est qu'un élément d'architecture.

Mon désir n'est pas de montrer qu'ils s'influencent ou se ressemblent. Nous voulons simplement suggérer qu'il s'agit de deux photographes

WILLIAM KLEIN «Candy Store», New York, 1955





© Centre Georges Pompidou - Buren/Art

DAIDO MORIYAMA « Yokosuka (Small Colour Portfolio) 1970/1999 »

incroyables, de deux immenses artistes, et qu'il y a une multitude de concordances entre leurs travaux.

A la Tate, cette exposition est une première. Le musée a organisé, il est vrai, de nombreuses rétrospectives rapprochant deux ou plusieurs artistes : « Matisse/Picasso » en 2002, « Duchamp/Man Ray/Picabia » en 2008, « Rodchenko/Popova » en 2009. Nous nous inscrivons donc dans une continuité. Mais nous ne l'avons jamais fait entre deux artistes qui utilisent un appareil photographique. Jamais la Tate n'avait envisagé la photographie en tant que

médium, et ce qui est intéressant avec Klein et Moriyama, c'est qu'ils ouvrent complètement ce champ. Pour eux, le médium n'est pas seulement l'appareil ou le tirage, mais l'appareil, le tirage, sa reproduction, la page, l'installation, voire un diaporama, etc. Tout cela constitue une extension totale de la photographie. Si l'on considère la page comme constitutive du médium photographique, alors l'œuvre de Klein revêt un tout autre intérêt. En raison de la mise en page, des séquences, de l'utilisation des vides et des pages vierges, du grain, des distorsions. Pour « New York », Klein a réalisé de

très gros plans, explosé le grain à un tel point qu'il en modifie l'apparence, puis il a recadré l'image avant de l'imprimer. Il en va de même pour Moriyama qui utilise, pour ses livres, différents papiers, différents niveaux de distorsion au sein même de la reprographie. Ces choses rendent la photographie d'autant plus intéressante : le livre n'est plus seulement l'œuvre principale, il devient l'élément qui modifie la compréhension esthétique de la photographie.

A mon sens, Klein et Moriyama pensaient bien plus à la page, à la texture du papier, à la manière dont fonctionnent ces choses. Les associer a

pour but d'encourager le public à envisager la photographie d'une manière plus complexe, de montrer qu'il ne s'agit pas seulement de types qui prennent des photographies dans la rue.

Les œuvres ont été sélectionnées pour explorer cette idée sous divers aspects. Certains textes de Takuma Nakahira des années 60, que nous avons traduits pour l'occasion, nous ont également aidés à préparer l'exposition. Dans celui qui porte sur Klein – « William Klein : Collapse of the Fixed Viewpoint » (1967) –, Nakahira décrit un travail réalisé sans viseur, sans aucune >>>

“Nous avons donné de très grands volumes aux artistes afin qu'ils en fassent ce qu'ils veulent”

DAIDO MORIYAMA «Another Country in New York», 1971



>>> médiation ; on a la sensation d'être dans la rue. J'associe sa lecture de Klein à l'idée d'immersion totale développée en Europe au début du XX^e siècle par les surréalistes, pour qui la ville est en soi un sujet. Là, je pense aussi à un autre texte exceptionnel de Nakahira : son essai sur Atget – « Looking at the City, or the Look from the City » (1973) –, où il développe la thèse selon laquelle le photographe ne saisissait pas seulement des images de Paris, mais le regard que nous offre la ville qui nous aspire.

A l'inverse de Klein, Moriyama exploite une tactique complètement différente, avec un cadre double, le remplissage de l'image, etc. Son « New York » est centré sur le viseur et l'appareil photographique. On ne pourrait être plus en prise avec le négatif. Fondées sur le dédoublement, ses images de New York nous rappellent que nous nous y déplaçons. Vous pouvez vous en approcher ou changer de perspective, mais en fin de compte, il est toujours question de l'appareil photographique.

Depuis que je suis conservateur de la photographie à la Tate, nous avons voulu organiser des expositions qui montrent l'aspect réellement dynamique du médium photographique. L'autre dimension qui permet de montrer le médium photographique, en ce qu'il possède cette valeur et ce potentiel d'avant-garde, est celle de l'espace. Plus qu'aucun autre, Klein est un artiste qui encourage à penser l'espace. Chez lui, chaque chose est pensée.

Pour cette exposition, certains espaces sont le fruit de notre travail, mais nous avons donné de très grands espaces aux artistes afin qu'ils en fassent ce qu'ils veulent. Ainsi, Moriyama, qui fut un membre capital du mouvement avant-gardiste Provoke (1968-1970),

© Garmen Tava Pollock/Art University

a présenté, sous le titre « Memory », une série de 39 grandes photographies en noir et blanc puisées dans l'ensemble de son œuvre et qui constituent un accrochage mural géant de 17 mètres.

L'important pour nous est d'offrir aux artistes des espaces dont le contrôle nous échappe, qui soient au-delà de nos propres sélections, même si nous y associons toujours les artistes. D'ailleurs, le programme « Artist Rooms » – salles monographiques consacrées aux artistes et réalisées souvent en collaboration avec eux – est une présentation de l'art contemporain qui existe de longue date à la Tate et qui en est même la spécificité.

Nous présentons également le « Polaroid Studio » de Moriyama, exposé en 2003 à la Fondation Cartier à Paris. De sorte qu'à côté des accrochages conventionnels avec des tirages d'époque encadrés, le visiteur est aussi confronté à des installations qui embrassent totalement le lieu. Klein et Moriyama ont tous deux cette variété et cette souplesse de pensée, de compréhension de l'espace. Et cela changera le regard que les gens portent sur la photographie.

Les autres œuvres présentées dans l'exposition sont une suite importante de tirages d'époque (1975) issues de la série « Japan : a Photo Theater » de Moriyama, dont l'installation est incroyable, « Farewell Photography », « Tales of Tohno » et « Hokkaido-Northern ». Chacune de ces séries, très différentes les unes des autres, est en harmonie avec le sujet et offre une relation poétique ou subjective au contenu.

Même s'il n'y a pas à proprement parler d'école japonaise en photographie, il existe certainement une approche commune : l'abandon au



WILLIAM KLEIN « Dance Happening », Tokyo, 1961

sujet, fait avec une grande générosité et une grande ouverture d'esprit, qui rend l'artiste réceptif aux flux de son sujet. On peut tirer les mêmes conclusions de « For a Language to Come » (1970) de Nakahira ou « Toshi-e » (1974) de Yutaka Takanashi.

Ces dernières années, nous avons acquis des travaux importants de Nobuyoshi Araki ou encore de Minoru Hirata.

L'idée est de mettre au cœur de notre collection les travaux des photographes japonais d'avant et d'après guerre, afin d'étendre l'incroyable fonds japonais dont jouit déjà le musée. ●

* Simon Baker est le conservateur de la photographie et de l'art international de la Tate.

**Propos recueillis par
Jean-Kenta Gauthier**

« William Klein/Daido Moriyama », exposition à la Tate Modern de Londres. Du 10 octobre 2012 au 20 janvier 2013.